BARBARA HODGSON

LES AVENTURIÈRES

XVII^e-XIX^e SIÈCLE

Récits de femmes voyageuses

SEUIL

Moyen-Orient

Les reines du désert

LE MOYEN-ORIENT OFFRIT AUX EUROPÉENNES un privilège auquel elles n'avaient jamais rêvé auparavant. Elles seules étaient autorisées à s'immiscer dans l'intimité légendaire des harems, à observer la vie décadente et confinée des épouses et esclaves des riches pachas et beys. Elles furent donc des centaines à s'y rendre, poussées par leur curiosité ou celle de leurs maris, désireux de connaître ce que cachaient ces palais interdits.

Avant le milieu du XIX^e^ siècle, les voyageurs se déplaçaient dans ces régions à cheval ou à dos de mule, et campaient ou dormaient dans des auberges rudimentaires appelées *khan* ou caravansérails. Sans connaissances, les femmes avaient du mal à se loger. En 1810, Hester Stanhope eut la prudence d'envoyer en éclaireurs deux hommes de son entourage à Constantinople pour qu'ils lui assurent un endroit où séjourner. En 1842, Ida Pfeiffer logea chez Mme Balbiani, un hôtel simple mais propre, les arrangements ayant été pris avant même qu'elle ne quitte le bateau. Si elle n'avait pu s'y arrêter, écrivit-elle, elle aurait été « en bien mauvaise posture[1] ».

On conseillait également aux voyageurs de louer les services d'un guide appelé « dragoman ». Des dragomans dépendait la réussite d'un voyage, et la plupart des femmes devinrent très attachées au leur. Margaret Fountaine, qui parcourut le monde en collectionnant des papillons, eut avec son dragoman Khalil Neimy une liaison passionnée qui dura vingt-sept ans. Si Harriet Martineau ne tomba pas amoureuse du sien, Ali Mustafa, elle le recommanda néanmoins chaleureusement. « Devant leur connaissance des langues, leur efficacité dans les affaires quotidiennes, leur zèle à voyager et leur familiarité avec les objets sur le parcours, où que nous allions [...], j'eus le sentiment que, comparés à eux, certains d'entre nous, dans leur vocation, paraissent bien petits. » Le *Manuel pour l'Égypte* de Baedeker recom-

> Que mes amis me pardonnent de décrire mes soucis avec une telle minutie, je ne le fais que pour avertir ceux qui voudraient entreprendre un voyage comme le mien, n'étant ni très riches, ni de très haute naissance, ni très hardis, qu'ils feraient mieux de rester chez eux.
> – Ida Pfeiffer[3].

Lady Mary Wortley Montagu dans sa parure turque, avec turban et poignard.
W. Greatbatch, Montagu, vol. 1, frontispice.

Turquie, Syrie et Palestine. Atlas pratique Philip's, vers 1897.

PAGE CI-CONTRE : *« Le Bosphore. » Un harem à Constantinople.* ILN, 18 juillet 1857, 65.

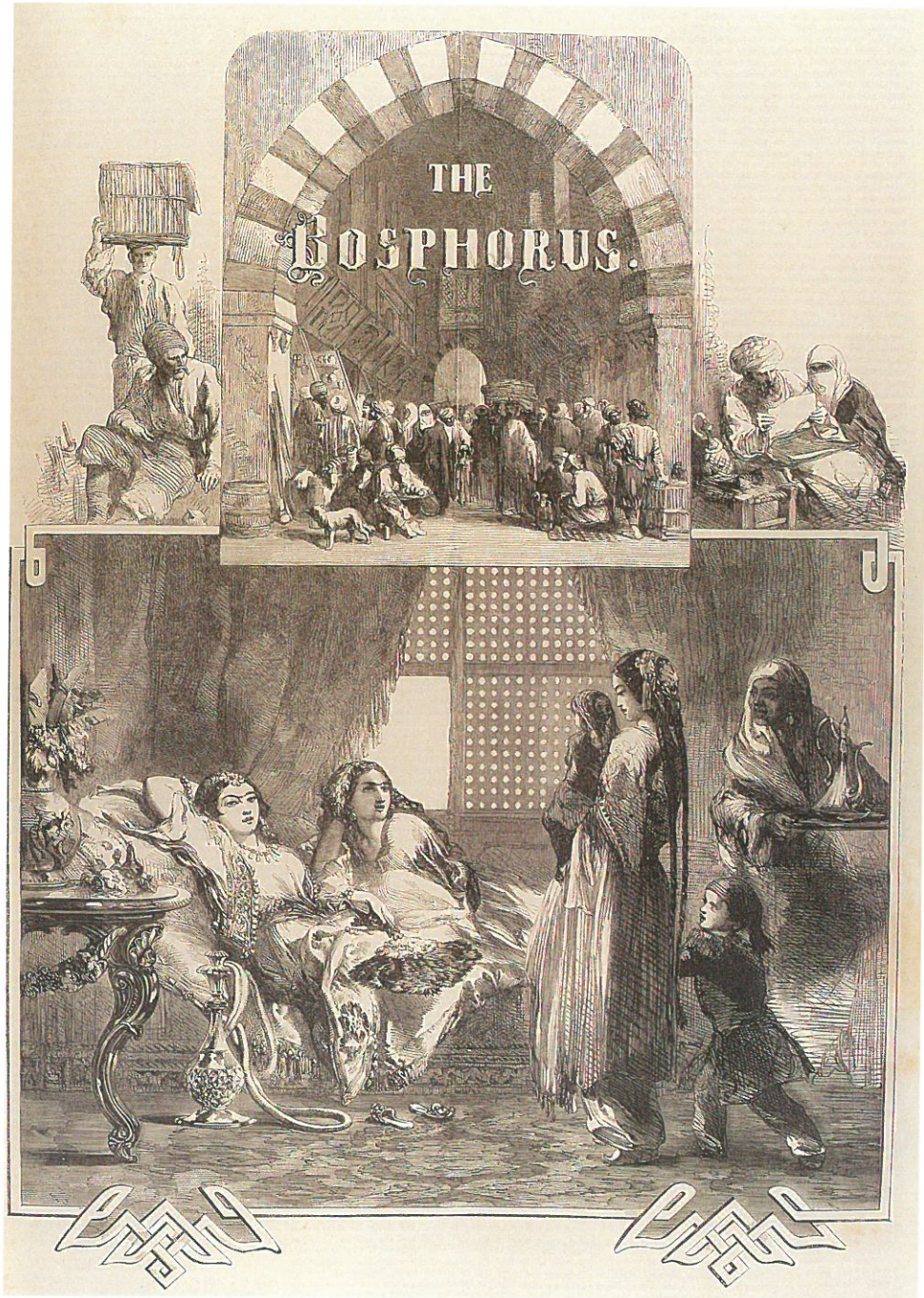
mandait d'établir un contrat avec ces hommes indispensables et proposait des formules types[2].

TURQUIE

Lady Mary Wortley Montagu fut la première femme à révéler à l'Occident les secrets du harem. Ses voyages la conduisirent en Turquie, en compagnie de son mari, l'ambassadeur Edward Wortley Montagu. Son récit circula d'abord sous forme de lettres, en 1725. Elles évoquaient le scandale de ses visites dans les harems et les bains d'Andrinople (Edirne) et de Constantinople. Elles étaient osées non seulement parce qu'elles offraient pour la première fois une description crédible de ces lieux, mais aussi parce qu'elles s'étendaient sur les sortes de voluptés que l'on y goûtait. Lady Montagu assista à une danse d'un genre jusqu'alors inconnu d'elle : « Les morceaux si doux ! – les mouvements si languissants ! – accompagnés de pauses et de regards mourants ! Tombant à demi à la renverse, elles se ressaisissaient de façon si talentueuse que, j'en suis absolument certaine, la prude la plus rigide de la terre n'aurait pu les regarder sans penser à *quelque chose qu'il est interdit de mentionner*[5]. »

Sa connaissance des harems l'amena à se moquer des voyageurs masculins qui s'indignaient de la condition des femmes orientales prétendument cloîtrées. « Les dames turques, écrivit-elle, sont peut-être les femmes les plus libres de l'univers ; elles sont les seules femmes au monde à mener une vie de plaisirs ininterrompus, exempte de tout souci[6]. »

> La dame qui semblait la plus importante d'entre elles m'invita à m'asseoir à ses côtés et fit mine de me déshabiller pour le bain. J'eus quelque mal à l'en dissuader. Toutes s'efforçant néanmoins de m'en convaincre, je fus contrainte d'ouvrir ma chemise et de leur montrer mon corset ; ce qui les satisfit pleinement ; car elles me croyaient verrouillée dans cette mécanique, sans que je puisse l'ouvrir, supposant que seul mon mari en avait la clé.
> – Lady Mary Montagu[4].



Lady Redcliffe visitant les blessés à Scutari. La chaise à porteurs dans laquelle elle circulait était un moyen de transport courant dans les rues bondées, étroites et agitées de Constantinople.
ILN, 18 août 1855, 212.

Mais Lady Montagu ne perdit pas son temps en Turquie à fumer des narguilés en compagnie de houris oisives. Après la mort de son frère, emporté par la variole, dont elle conserva elle-même des cicatrices, des vieilles femmes qui pratiquaient l'inoculation la lui enseignèrent. Elle fit vacciner ses enfants et introduisit cette pratique en Angleterre[7].

Lady Craven, qui fit son voyage à Constantinople en 1785, décréta que les lettres de Montagu étaient des faux, et qu'elles ne pouvaient avoir été écrites que par un homme, sans doute Horace Walpole*. Elle prétendit qu'à Constantinople elle avait été reçue par l'ambassadeur de France et que, de l'une des chambres de sa demeure, elle pouvait épier le sultan lorsqu'il s'étendait sur son sofa[8].

Plusieurs générations de voyageuses au Moyen-Orient furent influencées par les *Lettres* de Montagu. Elles espéraient partager son expérience et son ravissement. Dans les années 1700, la mode orientaliste sévit à travers toute l'Europe et, avec les études sur l'Égypte commandées par Napoléon (publiées en 1809), les écrits de Chateaubriand et de Lamartine, les peintures de Jean-Léon Gérôme et de Delacroix, le genre s'établit en force.

* Walpole, plus que quiconque, aurait été un bon candidat pour la rédaction des lettres de Montagu, car il avait essayé de faire passer son roman, *Le Château d'Otrante*, pour un ancien manuscrit perdu.

Imaginez des murs noircis et crevassés, des plafonds en bois fendus par places et recouverts de poussière et de toiles d'araignées, des sofas déchirés et gras, des portières en lambeaux, des traces de chandelles et d'huile partout. Moi qui entrais pour la première fois dans l'un de ces charmants repaires, j'en étais choquée ; mais les maîtresses de la maison ne s'en apercevaient pas. Leur personne est à l'avenant. Les miroirs étant fort rares dans le pays, les femmes s'affublent à l'aventure d'oripeaux dont elles ne peuvent apprécier le bizarre effet. – Cristina di Belgiojoso[9].

Gravure d'après Une Visite *(intérieur d'un harem, Constantinople, 1860), par Henriette Browne. Artiste professionnelle, Browne visita Constantinople, le Maroc, l'Égypte et la Syrie, et introduisit des thèmes orientalistes dans ses peintures.*
Mettais, *Tour du monde* 8, 1863, 153.

Vers les années 1840, la visite des harems à Constantinople était devenue impossible. Quand Lady Londonderry demanda à l'ambassadeur anglais s'il pouvait l'introduire dans le harem du sultan, il refusa clairement, lui faisant remarquer que s'il accédait à toutes les demandes qui lui étaient faites, il ne pourrait plus rien faire d'autre. Elle finit par convaincre l'ambassadeur d'Autriche d'arranger cela, mais il lui fallut se rabattre sur un harem moins prestigieux[10].

Certaines visiteuses de Constantinople tombaient immédiatement sous le charme de la ville ; d'autres se montraient critiques, comme les sœurs Emmeline et Victoria Wortley, en 1855, pendant la guerre de Crimée. Victoria partageait l'opinion de sa bonne, « dégoûtée par l'atroce état des rues, elle souhaitait l'arrivée des Russes, qu'ils s'emparent dès demain de la ville si seulement ils pouvaient la rendre d'une propreté acceptable » ! Emily Beaufort, pragmatique, arrivée en 1860 après un long voyage à travers l'Égypte et la Palestine, pensait que ceux qui venaient directement du froid étaient peut-être dupes « d'une illusion les conduisant à croire la beauté du lieu plus grande qu'elle ne l'était en réalité[11] ».

Cristina di Belgiojoso fut suffisamment intriguée par la Turquie pour y résider durant plusieurs années. C'était une princesse et patriote italienne pleine d'énergie, qui avait fui temporairement la Lombardie dominée par l'Autriche lorsque le corps embaumé de son secrétaire aimé avait été trouvé dans sa villa. Elle embarqua pour Constantinople avec sa fille Maria, une bonne anglaise, Mrs Parker, et arriva en août 1849. En novembre 1850, elle avait déjà acheté une petite ferme dans une vallée, avec vue sur le Bosphore, appelée Eiaq-Maq-Oglou. Après une fructueuse récolte de blé et de pavots, elle confia la ferme à un régisseur alsacien, avant de partir en voyage vers la Syrie et la Palestine. Le livre qui en résulta, *Asie mineure et Syrie. Souvenirs de voyage* (1858), ainsi que les articles parus dans *La Revue des deux mondes* (1855) révélèrent son jugement sur les harems et la danse du ventre, qui la laissaient de glace, sur la ville de Jérusalem, qui la toucha profondément, et sur le haschich, qui produisait selon elle peu de sensations, si ce n'est l'inconfort physique[12].

De retour dans sa ferme onze mois plus tard, Belgiojoso fut stupéfaite de son état de délabrement et du coût exorbitant des réparations, l'argent commençant à lui manquer. Pour comble, elle apprit que ses biens en Italie avaient été confisqués. Puis, en 1853, un employé lombard, qui avait eu une liaison avec Mrs Parker, frappa Belgiojoso de cinq coups de poignard. Elle survécut, se soignant seule pour retrouver un semblant de santé, mais elle ne fut plus jamais la même ; avec son énergie, elle avait perdu sa jeunesse et sa beauté. Elle rentra en Europe.

Hester Stanhope à Djoûn.
Meryon, vol. 2, frontispice.

SYRIE ET TERRE SAINTE

Constantinople était le point de départ des voyages pour la Terre sainte, destination privilégiée des femmes pèlerins. Au XIX^e^ siècle, le pèlerinage passait pour le meilleur alibi pour effectuer un voyage, surtout pour celles qui projetaient de voyager seules. Mais l'aristocratique et brillante Lady Hester Stanhope ne s'embarrassait pas d'une telle justification. Elle n'écrivit rien de ses extraordinaires voyages ni de son séjour légendaire au Levant, mais son caractère excentrique et flamboyant lui valurent néanmoins une gloire certaine.

> Pendant des heures, cette étonnante femme blanche déversa son discours, portant pour l'essentiel sur des mystères sacrés et profanes ; de temps à autre, elle suspendait son vol sur les hauteurs, puis redescendait sur terre ; chaque fois qu'elle le fit, sa conversation me parut intéressante.
> – Alexander Kinglake[14].

Après avoir été retirée à son père, riche et volage, Stanhope vécut avec son oncle, le Premier ministre britannique William Pitt, de 1803 jusqu'à la mort de ce dernier en 1806. Spirituelle et indépendante, elle ne dépareillait pas dans l'entourage de Pitt. Au cours de l'année 1805, elle fut également dame de compagnie de Caroline, la princesse de Galles, bientôt exilée. Après la mort de Pitt, son pouvoir diminua, tout comme ses moyens. Le Parlement lui accorda une pension annuelle insuffisante de 1 200 livres. À la douleur engendrée par la mort de Pitt vint s'ajouter, en 1809, celle liée à la mort de son demi-frère Charles et de Sir John Moore, dont elle était tombée amoureuse. Tous deux moururent sur le champ de bataille, dans la guerre contre l'Espagne[13].

En février 1810, Hester Stanhope et son autre demi-frère, James, se rendirent à Gibraltar, à bord d'une frégate. Elle y emmena sa bonne,

Elizabeth Williams, un domestique, et son médecin, le Dr Charles Meryon, qu'elle rabaissait impitoyablement. Stanhope rencontra Michael Bruce, un jeune homme de vingt et un ans dont elle devint l'amante. Il faisait le tour du monde avec son ami Lord Sligo. Elle se rendit avec ces nouveaux compagnons à Constantinople, en passant par la Grèce où ils virent brièvement Lord Byron.

Quand Hester Stanhope, Bruce, Meryon ainsi qu'une nouvelle bonne, Ann Fry, embarquèrent pour l'Égypte en octobre 1811, leur bateau fit naufrage au large des côtes de Rhodes ; personne ne mourut, mais ils perdirent tous leurs biens. Privées de vêtements de rechange, Stanhope et Fry s'habillèrent en hommes turcs, et le voyage reprit. Le petit groupe arriva à Alexandrie, d'où il partit pour Le Caire. Stanhope portait turban, veste et pantalons en brocart, magnifiquement brodés d'or, lorsqu'elle rencontra le souverain Mehemet Ali : n'ayant apparemment jamais rencontré de femme européenne, il ne parut pas surpris de son accoutrement[15].

Ils partirent pour la Palestine en mai 1812, accompagnés de nombreux gardes et serviteurs. Stanhope se montra d'emblée audacieuse en chevauchant sans voile à Damas. Là, elle rencontra un cheikh de la tribu des Anazeh, qui contrôlait les voies du désert. Elle voulait organiser son expédition à Palmyre, l'ancienne capitale de l'empire détruit de la reine Zénobie, où aucune femme européenne ne s'était rendue depuis l'époque romaine. En mars 1813, Stanhope et Fry, portant des vêtements masculins de Bédouins, entreprirent ce voyage exténuant. La nouvelle se répandit à travers tout le désert ; chacun voulait voir cette riche et surprenante Anglaise, et son arrivée fut fêtée en grande pompe. Stanhope eut l'impression qu'on lui avait réservé un accueil de reine[16].

Mais l'expédition eut un revers financier : louer des serviteurs, des guides, des chameaux, des tentes, se procurer des vivres et payer le cheikh coûtait une fortune. Dépensant beaucoup plus que ne lui permettaient ses revenus, elle allait bientôt se retrouver sans un sou. La passion entre Bruce et Stanhope s'éteignit. Il partit donc pour l'Angleterre, lui promettant la moitié de son allocation annuelle, qu'il ne lui envoya jamais. De retour en Europe, il renia leur amitié en l'insultant et en clamant partout qu'elle était désaxée[17].

Pour faire face, elle résolut de trouver un coffre d'argent que l'on disait enfoui à Ascalon, et obtint la permission de creuser. Elle ne trouva pas de trésor, mais des objets artisanaux, dont une fort belle statue qu'elle fit détruire afin que personne ne se méprît sur ses intentions. Les fouilles aggravèrent ses dettes.

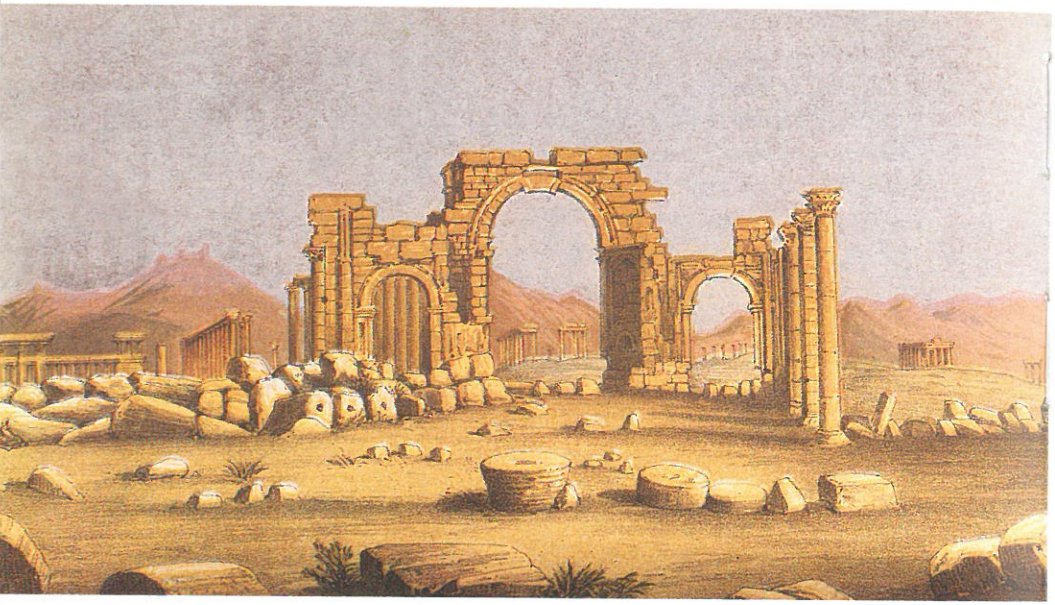
Princesse Caroline Amelia Elizabeth de Brunswick.
D'après une peinture de Thomas Lawrence, Bury, vol. 2, frontispice.

Elle s'installa d'abord à Mar Elias, puis à Djoûn, un ancien monastère dans les montagnes du Liban, au nord-est de Sidon, où les dépenses relatives à l'entretien de la maisonnée augmentèrent considérablement. Au fil des ans, elle compta parmi ses invités l'explorateur anglais James Silk Buckingham, qui lui dédia *Voyages en Mésopotamie*, William Banks, futur membre du Parlement de Cambridge qui la dénigra, Alexander Kinglake, qui dressa d'elle un surprenant portrait dans *Eothen*, enfin Alphonse de Lamartine, qui la flatta dans son *Voyage en Orient*.

Le Dr Meryon partit pour l'Angleterre en 1817. Stanhope s'immergea dans l'astrologie, et sa santé, déjà fragile, déclina. Lorsque la guerre civile commença, elle demanda à Meryon de revenir, mais il s'était marié et répugnait à quitter sa femme. Il revint donc accompagné de Mme Meryon. Leur première traversée fut compromise par les pirates. Ils s'aventurèrent une nouvelle fois pour arriver enfin à Djoûn, où Mme Meryon et Stanhope se soutinrent mutuellement.

À l'époque Stanhope vivait dans la pauvreté, conservant néanmoins une trentaine de domestiques et d'invités divers. Mais le gouvernement anglais lui supprima sa pension en raison de ses impayés en Égypte. Elle écrivit des lettres de protestation à la reine Victoria, à Wellington et à Palmerston, en vain. De retour en Angleterre, Meryon plaida en sa faveur, sans plus de succès, puis, à sa demande, revint à nouveau auprès d'elle. Quand il partit définitivement, la maison de Stanhope était sous scellés et, pour autant qu'on sache, elle vivait depuis plusieurs mois dans une totale solitude[18]. Cette incroyable iconoclaste mourut le 23 juin 1839.

Si Stanhope brilla par son excentricité, la princesse Caroline marqua les esprits par la bravade et l'indiscrétion. Elle ne vécut avec son mari le prince de Galles, futur George IV, que le temps de concevoir une pauvre fille mal aimée, puis s'impliqua dans des machinations politiques qui firent scandale, suscita des rumeurs d'adultère et parcourut le globe. Exilée en 1814, elle y vit l'occasion de dépenser son argent dans des villas en Italie, avant de se mettre en route pour Constantinople. Une rumeur voudrait que, lorsque Stanhope apprit l'arrivée imminente de la princesse en Syrie, elle ait pris la



L'arc de triomphe de Palmyre dans l'ouvrage d'Emily Beaufort, Sépulcres égyptiens et Sanctuaires syriens, *1861.*
Vol. 1, en regard de la p. 359.

fuite[19]. Pour immortaliser son voyage d'Acre à Jérusalem, Caroline commanda un portrait, *L'Entrée de sainte Caroline à Jérusalem*, et fonda également un ordre religieux à son nom. Elle finit par revenir en Italie, puis en Angleterre où le prince régent entama une procédure de divorce pour adultère, abandonnée par la suite. Mais il lui fut interdit d'assister au couronnement.

L'expédition de Stanhope à Palmyre abattit des barrières pour les voyageuses qui marchèrent sur ses traces. Jane Digby el-Mezrab, anciennement Lady Ellenborough, fut connue pour avoir visité les ruines légendaires. Digby n'écrivit jamais de mémoires, mais elle tint des journaux auxquels sa biographe Mary Lowell eut accès. Il est impossible de résumer ses innombrables histoires d'amour ; c'était une femme passionnée qui captura le cœur du roi de Bavière Louis Ier avant qu'il ne rencontre Lola Montez ; elle chevaucha dans les montagnes macédoniennes en compagnie du chef des rebelles palikares, Xristodolous Hadji-Petros, et finalement épousa le cheikh bédouin Medjuel el-Mezrab.

Quand Digby, avec sa bonne française Eugénie, arriva pour la première fois en Syrie, elle était furieuse d'avoir découvert une liaison entre Eugénie et Hadji-Petros. Elles avaient accosté à Beyrouth puis partirent immédiatement pour Damas, où Digby organisa un voyage à Palmyre. En juin 1853, elle embarqua pour ce qu'elle appelait « sa plus grande aventure[20] ». La caravane anazeh avec laquelle elle voyageait fut attaquée ; elle passa les vingt-

quatre heures de séjour autorisé à Palmyre à explorer les ruines et entama une liaison avec Saleh, le chef de la caravane, avant de rencontrer Medjuel.

Elle revint brièvement en Grèce, mais, de retour à Damas quelques mois plus tard, elle revit Medjuel et lui fit part de son désir d'acheter une maison à Damas. Medjuel lui demanda de l'épouser ; avant de donner sa réponse, elle alla à Bagdad et eut une liaison avec Cheikh el-Barak. À son retour, elle consentit à épouser Medjuel à condition qu'il divorce de son épouse du moment. Après un nouveau voyage en Grèce, Digby et Medjuel se marièrent et restèrent ensemble jusqu'à la mort de Digby en 1881. Elle fit de fréquents voyages à Palmyre, devint familière des mœurs bédouines, et excellente cavalière. De nombreuses voyageuses au Moyen-Orient lui rendirent visite, notamment Emily Beaufort, Isabel Burton, Lydie Paschkoff et Anne Blunt. Burton décrivit les soirées magiques passées sur le toit en terrasse de la maison de Digby, à fumer en compagnie du chef rebelle algérien en exil Abd el-Kader.

Emily Beaufort, ici Lady Strangford. *Graphic*, 26 mai 1877, 496.

En 1859, Emily Beaufort et sa sœur, R. E. Beaufort, voyagèrent avec la caravane de Medjuel jusqu'à Palmyre. Là, des hommes du lieu organisèrent une mise aux enchères improvisée. « On eut beau leur assurer que les femmes franques n'étaient jamais vendues de cette manière, écrivit Beaufort, ils continuèrent à lancer des prix ; et après que j'eus refusé, en secouant la tête, plusieurs de leurs offres, un homme surenchérit avec enthousiasme en proposant la somme de dix mille piastres ; mais quand il lui fut signifié qu'il ne pouvait m'avoir à aucun prix, il se détourna en disant : "J'aurais offert mille piastres de plus si elle avait eu les yeux noirs !"[21] »

Isabel Burton vécut à Damas avec son mari, le célèbre explorateur et consul anglais Richard Burton, de 1870 à 1871. Indépendamment de la peste, du choléra, des puces, de la poussière, de la famine, de la sécheresse et des bandits, la ville était selon elle supportable pour une Européenne. Son premier contact avec Damas fut Demetri's, une auberge qui avait suscité des commentaires tantôt élogieux, tantôt méprisants. Elle la décrivit ainsi : « C'est une belle maison avec une belle cour plantée d'orangers et de citron-

> Ma destination était Damas, le rêve de mon enfance et de mon adolescence. Je vivrais auprès des chefs arabes bédouins ; je respirerais l'air du désert, j'aurais des tentes, des chevaux, des armes et je serais libre. – Isabel Burton[22].

Isabel Burton en 1869.
Photographie par P. Naumann, Burton 1898, en regard de la p. 350.

niers, avec une fontaine pleine de poissons rouges et une galerie couverte courant tout autour. » Pourtant, vingt ans plus tôt, Harriet Martineau s'était montrée moins favorable, furieuse de ne trouver ni orangers ni poissons rouges ni belle cour : « Il n'est pas bon que des voyageurs peignent de couleurs romantiques des maisons comme celle-ci, en Orient ou ailleurs : car ceux qui viennent ensuite ont à se plaindre de la suffisance ou de la paresse du propriétaire[24]. »

Burton fréquentait les *hammam*, ou les bains, et elle y était chaleureusement reçue. Sa description n'a rien de romantique : « Je fus plutôt choquée. Elles s'accroupissent, nues, sur le sol ; dépouillées de leurs vêtements, de leurs coiffures et sans maquillage, la plupart d'entre elles sont vraiment hideuses. Leur peau est pareille au parchemin, leur tête, aussi chauve qu'une boule de billard. Leur peu de cheveux est teint en rouge orange par le henné. Elles ressemblent aux sorcières de Macbeth, ou du moins semblent avoir été appelées des enfers. [...] Une femme anglaise moyenne ressemblerait à une houri comparée à elles ; leur comportement était bestial, pour employer un terme modéré. » Néanmoins l'expérience l'encouragea à essayer les hammams de Londres et de Paris, qu'elle décrivit comme « des flaques d'eau sale[25] ».

> Quelle bonne chose serait le voile pour certaines de nos femmes européennes ! – Isabel Burton[23].

En sa qualité d'épouse de consul, Isabel Burton était escortée lorsqu'elle explorait la ville et ses environs. Elle justifiait cette dépense en expliquant que les femmes qui se promenaient seules s'attiraient des insultes. Elle rapporta un incident au cours duquel une jeune dame, voyageant en diligence de Beyrouth à Damas, avait été embrassée « tout le long du voyage » par un Perse. « Pauvre petit idiot ! [...] Elle a fait arrêter le Perse [...]. Si quelqu'un, quel qu'il soit, s'était essayé à ce petit jeu avec moi, je lui aurais donné une bonne leçon et fait justice de mes propres mains[26]. »

Burton décrivit aussi la peu conformiste duchesse de Persigny, dont la conduite n'était pas un modèle pour les autres visiteuses. Dans une mosquée, alors qu'elle refusait de descendre du minaret, elle avait provoqué un esclandre de façon particulièrement provocante : « Le Shayk a envoyé toutes sortes d'émissaires la suppliant d'en

partir, à qui elle déclara : "Dites au Shayk que je suis la duchesse de Persigny, que je me trouve fort bien ici, et que je ne descendrai que quand cela me plaira." Il ne lui plut pas pendant trois quarts d'heure[27]. »

Les gardes engagés pour la protéger supplièrent le consul français de penser à leur réputation et de ne pas leur demander d'effectuer un tel travail.

Au moment où la journaliste russe Lydie Paschkoff partit pour Palmyre en 1872, au moins dix femmes occidentales y avaient déjà séjourné dont, en plus de celles mentionnées plus haut, les voyageuses hollandaises Alexine et Harriet Tinne, ainsi que leur bonne Flora, en 1857. Cela ne veut pas dire que le voyage était devenu facile, et d'ailleurs Paschkoff organisa le sien en conséquence. Se faire escorter par des Bédouins n'avait plus cours. Les voyageurs payaient désormais des soldats turcs pour les protéger. À son groupe, composé de son dragoman Fadull et de deux servantes, s'ajouta un consul russe, un photographe français et leurs domestiques.

Paschkoff emportait une telle quantité de bagages qu'il lui fallut trente-trois mules pour porter ses paquets, trente-cinq chameaux pour l'eau, vingt ânes pour les conducteurs de chameaux et douze chevaux pour les soldats. Les femmes ne supportant pas les longues étapes, la caravane partait après le déjeuner, et le voyage était limité à six heures par jour.

Que Lydie fût riche ne faisait aucun doute, étant donné l'importance de son expédition, et le menu d'un repas qu'elle offrit à des dignitaires locaux.

> Nous eûmes pour le dîner des conserves Potel et Chabot, de bons potages, des homards, des asperges et des pâtés de gibier ; en fait de rôtis, du veau et des poulets, et enfin un délicieux plum-pudding : le tout arrosé d'un excellent bourgogne et d'un vin de Champagne décent, sans compter le café, le raki et des liqueurs. Le bon pacha déclara à ses aides de camp : « Est-ce un rêve, messieurs ? [...] C'est sans doute aux bons génies de ces ruines que nous devons cette aubaine ; craignons que ces tentes ne disparaissent aussi par enchantement[28]. »

Très étonnés par les vêtements de Paschoff, les cheikhs lui demandèrent la permission de les examiner. Nous aurions fait de même en la voyant déambuler dans des pantoufles de satin bleu brodé garnies de dentelle faite à Paris[29].

Alors que Paschkoff voyageait en grand style, Anne Blunt, qui visita Palmyre en 1878 avec son mari Wilfrid Scawen Blunt, n'était

Lydie Paschkoff à Palmyre.
F. Ronjat, *Tour du monde* 33, 1872, 163.

équipée que du strict nécessaire. Anne, la riche fille d'Ada Byron Lovelace et la petite-fille de Byron, avait rencontré Wilfrid en Italie en 1866. Alors aspirant poète et attaché à l'ambassade britannique, Wilfrid était très démuni, de sorte que le mariage était pour lui une aubaine, même s'il risquait de compromettre sa réputation de séducteur impénitent (ce ne fut pas le cas). Ils se marièrent en juin 1869 ; en août, Anne était enceinte. Dans les sept ans qui suivirent, au cours de leurs voyages en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, elle fut enceinte au moins neuf fois. Mais un seul enfant survécut, Judith, une fille prématurée. Anne avorta fréquemment, et en Algérie, un fœtus fut enterré en pleine nuit[30].

Tous deux étaient envoûtés par l'Orient. Anne, qui connaissait les infidélités de son mari, se réjouissait que les pays musulmans mettent temporairement un frein à ses activités amoureuses. Le couple arriva à Alep en novembre 1877, d'où ils planifièrent un voyage à Bagdad, en remontant le Tigre vers le nord et en revenant

à Alep *via* Palmyre. Le but de ce voyage était de connaître davantage les coutumes bédouines et la langue arabe. Le livre d'Anne *Tribus bédouines de l'Euphrate* (1879), dont elle attribua la paternité à Wilfrid et qu'il coupa en fait considérablement, témoigne de leur démarche. Les conditions de vie étaient très rudes et l'instabilité de l'empire ottoman rendait les voyages hasardeux. Ils chevauchèrent tantôt sous la pluie et sous la neige, tantôt par une chaleur sèche et étouffante ; avec d'autres voyageurs, ils partagèrent des logements sales dans des *khans* de basse qualité ; parfois ils campèrent dans des tentes confectionnées spécialement à leur intention et furent invités par des consuls, gouverneurs ou princes. En 1879, ils firent un deuxième voyage à travers le désert de Nejd, puis vers l'est, en direction de Bagdad et de l'Inde.

Avril 1878, Damas : « Je devais me préparer pour la visite épuisante d'un harem. Un harem est une chose à voir, disent les gens, et j'avais là une opportunité en or. »
– Anne Blunt[31].

Le séjour des Burton et des Blunt en Palestine coïncida avec l'arrivée de groupes de touristes en voyage organisé. En 1871, un an après le premier voyage organisé par Cook en Terre sainte, Burton rencontra l'un de ces groupes à Beyrouth : « Ils ont essaimé à travers la ville comme des locustes, au nombre d'environ cent quatre-vingt ; et les indigènes ont dit d'eux : "Ce ne sont pas des voyageurs, ce sont des *Cookii*." » Les Blunt, à leur retour du désert en 1878, tombèrent sur une foule bruyante et mal habillée dans leur hôtel à Beyrouth. Leur première pensée les associa à une excursion Cook. Ils furent choqués d'apprendre qu'il s'agissait de visiteurs huppés, venus en yacht[32].

En dépit de l'oppression si souvent dénoncée des femmes au Moyen-Orient, de nombreuses Européennes purent y jouir d'une incroyable indépendance, ayant l'occasion de traiter avec les hommes sur un pied d'égalité et même de nouer de respectueuses amitiés avec des Arabes dont beaucoup parlaient couramment l'anglais ou le français. Au contraire, les femmes arabes ne restaient qu'un objet de curiosité, non seulement parce qu'elles vivaient séquestrées, mais aussi en raison de la barrière de la langue.

DOUBLE PAGE SUIVANTE : *« Touristes faisant l'ascension de la Grande Pyramide » (détail).*
R. Caton Woodville, *ILN*, 7 mai 1887, 530-531.

Égypte

Laissez votre crinoline au Caire

GÉOGRAPHIQUEMENT, L'ÉGYPTE FAIT PARTIE DE L'AFRIQUE, mais peu de voyageurs en avaient conscience. C'était tout simplement l'Égypte, un pays à nul autre pareil. Certains y arrivaient après avoir traversé le Sinaï ; les autres parvenaient par mer à Alexandrie, prêts à entreprendre un voyage de deux ou trois mois. L'exercice, une fois l'ancre jetée, consistait à fendre la foule des rabatteurs qui avaient envahi le pont du bateau, à se frayer un chemin à travers les douanes, à s'échapper vers un hôtel et, là, à regretter amèrement d'avoir entrepris le voyage.

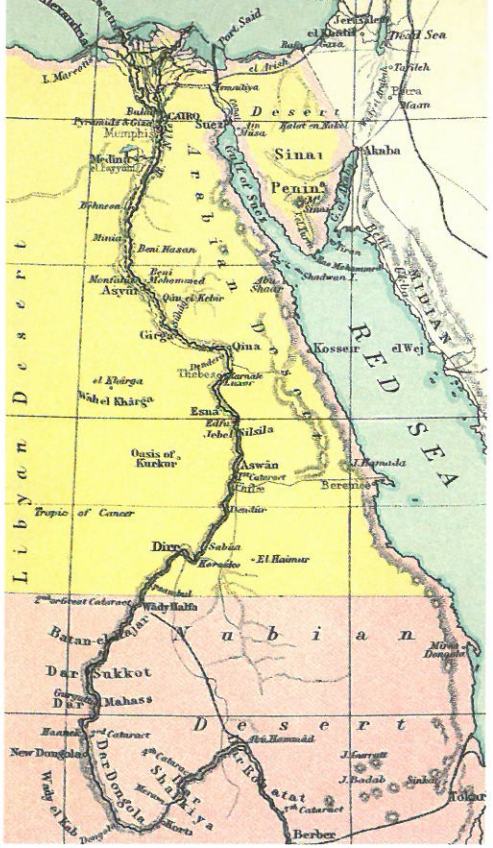
Les sites d'Alexandrie – les catacombes, la colonne de Pompée – étaient considérés comme sans intérêt, si bien que la plupart des voyageurs louaient immédiatement les services d'un dragoman et partaient en direction du Caire par bateau ou à dos de mule (avant que le train n'effectue ce trajet en 1856). Au Caire, ils se réconciliaient avec le pays et préparaient leur remontée du Nil vers Assouan ou plus haut, vers la Nubie.

Avant l'achèvement du canal de Suez en 1863, les voyageurs qui se rendaient en Inde en passant par la mer Rouge allaient d'Alexandrie au Caire, puis traversaient jusqu'à Suez où des bateaux pour Madras, Ceylan ou Bombay les attendaient. Parmi ces voyageurs se trouvait Eliza Fay. À la fin du mois de juillet 1779, elle et son mari avaient fait voile vers Alexandrie ; un mois plus tard ils étaient en route vers Le Caire, craignant la peste qui paralysait la ville. Leur inquiétude était justifiée, tous deux tombèrent malades, mais guérirent rapidement.

Au Caire, Fay suffoquait sous un manteau et son voile. Elle était terrifiée par les récits récents relatant les mauvais traitements infligés à des Européens qui traversaient le désert. Le survivant d'un raid particulièrement meurtrier ne fit rien pour calmer son angoisse en s'écriant : « Oh, madame, comme vous êtes malheureuse d'être venue en ces lieux maudits ! » avant d'entonner

Shepheard's Hotel au Caire. Originellement conçu pour servir des clients de passage allant à Suez ou en revenant, le Shepheard's devint le lieu à la mode du Caire. En 1884, la guerre du Soudan battait son plein et de nombreux plans de bataille furent discutés sous la véranda de l'hôtel. Les femmes s'y sentaient à l'aise, mais elles n'étaient pas autorisées à aller voir l'orchestre féminin au café chantant de l'autre côté de la rue[1].

[1] *ILN*, 9 février 1884, 140-141.



CI-DESSUS : Égypte et Nubie. The Handy Atlas, vers 1900.

CI-DESSUS : La gare de chemin de fer, Alexandrie. ILN, 25 avril 1857, 378.

la litanie : « Qu'allons-nous faire de cette dame ? » Elle s'attendait chaque jour à une trahison, si bien que Fay se cacha dans la maison familiale d'un médecin italien. « L'emprisonnement et le massacre sous toutes ses formes étaient leurs seuls sujets de conversation[2] », soupira-t-elle. Les rumeurs au sujet du couple étaient multiples : ils allaient être envoyés en captivité à Constantinople ; leurs possessions seraient confisquées. Mais, brusquement, ils reçurent l'autorisation de partir. Quand ils entreprirent enfin la traversée des sables brûlants, ils étaient extrêmement tendus. Survivraient-ils à ce voyage de trois jours ? Il nous faudra attendre la partie de ce livre qui traite de l'Inde pour le savoir.

Emma Roberts, auteur de *Notes sur un voyage à Bombay par voie de terre à travers la France et l'Égypte* (1841), traversa l'Égypte en route vers l'Inde, et y fit une pause assez longue pour y trouver matière à écrire un livre. En 1839, la route reliant Le Caire à Suez était suffisamment sûre pour qu'Emma Roberts puisse s'émerveiller du fait que « des dames, uniquement accompagnées de trois domestiques et de quelques âniers, n'aient pas besoin d'autre protection, alors que la literie, les garde-robes, les sacs de voyage, sans parler des chameaux chargés de coffres et de sacoches, constituaient sans doute une bien grande tentation pour des voleurs ». Il semblerait qu'elle ait eu de la chance ; on rapportait, en 1844, qu'un Européen en route vers Suez avait été dépouillé d'absolument tout ce qu'il possédait et abandonné, les mains liées derrière le dos, contraint de retrouver seul sa route[3].

Les voyageurs traversaient aussi le désert pour aller en Palestine ou en revenir. Ils devaient engager des guides et des gardes car la route était encore plus épuisante et dangereuse que celle qui menait du Caire à Suez. De sa traversée du Sinaï, Harriet Martineau écrivit : « Je ne dirai jamais un mot qui puisse encourager une femme à voyager dans le désert. » Elle proclamait toutefois que sa santé, d'ordinaire mauvaise, était florissante là-bas[4]. Elle et son entourage voyagèrent tantôt à dos de chameau, tantôt à pied, ou portés dans des palanquins. Elle devait avoir fière allure avec son chapeau de soleil à larges bords, ses binocles en métal noirci et son cornet acoustique (elle était très sourde).

Martineau écrivit *Vie orientale, présente et passée* (1848), un récit de voyage enthousiaste, empli d'observations sur la foi orientale, les coutumes, l'histoire et l'archéologie. Accompagnée de trois amis, elle remonta le Nil en *dahabiya*, le mode de transport habituel. À l'époque, il n'était pas rare de faire chavirer un bateau avant même le début du voyage. Les visiteurs étaient horrifiés d'apprendre que cette immersion avait pour but de tuer les insectes infestant les bateaux. Le succès de ce procédé était souvent éphémère, donnant aux voyageurs une chance de se gratter jusqu'à Assouan. Martineau se réjouissait que son bateau soit suffisamment dépourvu de vermine pour ne pas être coulé.

Harriet Martineau. Alonzo Chappel, Duyckink, vol. 2, en regard de la p. 370.

FOND : Dahabiya du Nil. Bayard Taylor, *Afrique centrale*, New York, G. P. Putnam, 1864, 85.

À bord, on a peine à le croire, elle et son amie, Mme Yates, faisaient de la couture et du repassage. C'était si divertissant que Martineau recommandait « qu'une dame pense à mettre une paire de fers plats dans ses bagages. Si elle peut aussi amidonner, cela ajoutera considérablement à son confort[5] ». À terre, néanmoins, elle se rattrapait en notant tout avec assiduité.

Vers les années 1840, l'Égypte fut inondée de femmes promptes à enregistrer les délices ou les dégoûts que leur inspirait le pays : Georgiana Damer, *Journal d'un voyage en Grèce, Turquie, Égypte et Terre sainte* (1841), la comtesse Ida von Hahn-Hahn, *Lettres d'Orient* (vers 1845), et Isabella Romer, *Un pèlerinage aux temples et tombes d'Égypte, Nubie et Palestine* (1846). Cette dernière, qui se vantait d'avoir volé une statue dans les ruines de Beni Hasan, s'attira un blâme de Martineau pour une telle conduite[6].

Sophia Poole, auteur d'*Une femme anglaise en Égypte* (1844), était une visiteuse infiniment plus érudite. Sœur d'Edward Lane, un spécialiste

« Le gouverneur d'Esneh avait hâte de voir « le spectacle nouveau et pour lui incompréhensible d'un harem n'appartenant à personne et voyageant en toute liberté, seul sur le Nil »! – Emily Beaufort[7].

très respecté de l'Égypte, Poole découvrit le pays au début des années 1840 en prenant son frère pour guide. Elle mêla histoire, économie et statistiques à des morceaux choisis de sa correspondance, afin de dépasser le simple recueil de bavardages épistolaires. Tout cela est très admirable, disait le chroniqueur de *Blackwood*, mais il courait à la partie, pour lui, vraiment intéressante du livre : « là où aucun homme ne peut mettre les pieds – les harems ». Elle satisfit sa curiosité avec des détails sur les bijoux, les produits de beauté et les sujets de conversation. Mais elle décrivit aussi quelle victoire avait été sa visite de la mosquée Al Azhar, dont l'entrée était interdite aux chrétiens et tout particulièrement aux femmes[8].

Emily Beaufort et sa sœur choisirent d'aller en Égypte en 1858, « croyant que nous trouverions là une réserve inépuisable de sujets profondément intéressants pour la pensée et l'étude, un voyage peu fatigant, et pas le moindre monde ; nos espoirs pour les deux premiers points furent largement comblés, mais la solitude est difficile à trouver sur le Nil, maintenant qu'il est à la mode et surpeuplé[9] ». Comment pouvait-elle décrire leur voyage comme « sans fatigue » ? C'est un mystère. À leur retour de Nubie, elles étaient à quai, à Edfou, quand un incendie consuma leur *dahabiya* et tout ce qu'elles possédaient.

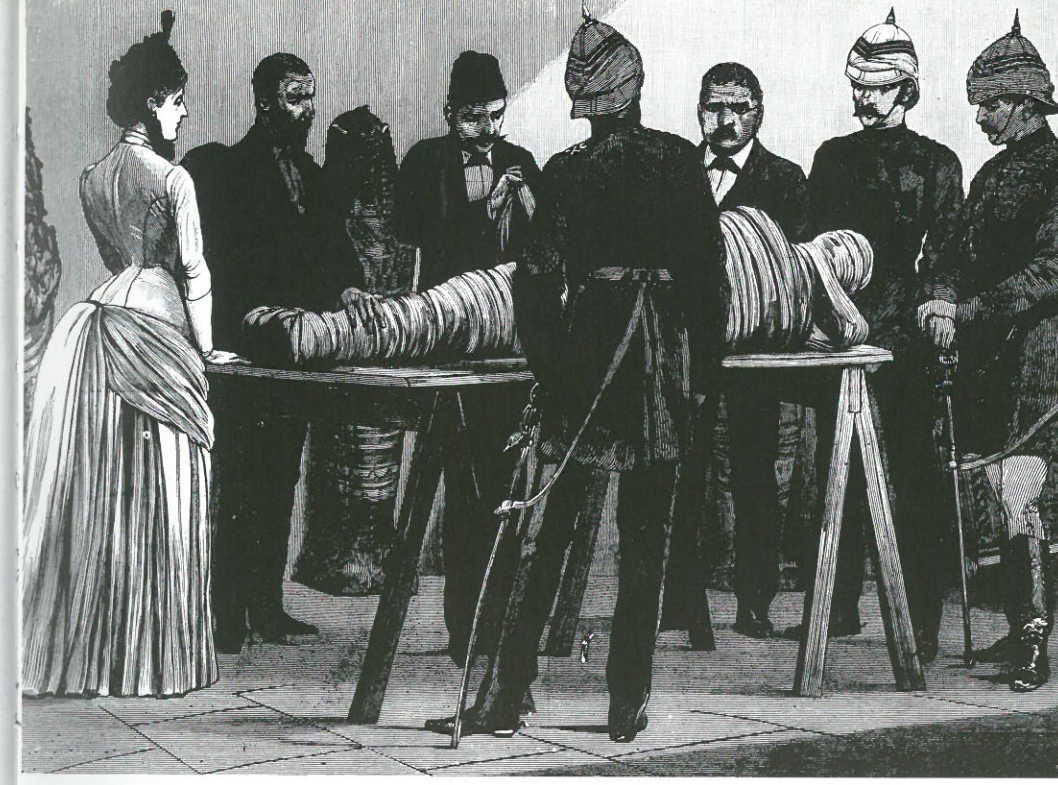
Pendant les deux semaines qui suivirent, les deux sœurs furent à la merci de la charité d'Européennes sympathisantes, beaucoup trop rares, qui leur fournirent le nécessaire. Beaufort remarqua avec amertume : « Nous avons trouvé nos compatriotes hommes beaucoup plus généreux que nos compatriotes femmes*[10]. » Elles revinrent au Caire et remplacèrent leurs bagages avec difficulté et à grands frais, avec l'idée d'intenter un procès au capitaine du bateau. Mais celui-ci les devança en les poursuivant, elles, pour diffamation. Le consul leur conseilla de quitter le pays aussi vite que possible.

La vie des Beaufort fut toujours aussi intense après leur départ d'Alexandrie par bateau. Elles louèrent une maison dans des montagnes proches de Beyrouth, et se trouvèrent au beau milieu du conflit entre druzes et chrétiens. Elles prirent la fuite, puis entendirent raconter que « l'une [d'elles] avait été tuée dans la bataille et que l'autre s'était échappée, partant se cacher avec sa servante dans les profondeurs de la vallée, où l'on était certain qu'elles ne tarderaient pas à être soit toutes deux fusillées, soit condamnées à mourir de faim[11] » ! À leur sortie de Damas, elles furent attaquées par des bandits, alors qu'elles partaient pour Jérusalem ; sur une pente abrupte en descendant le mont Hermon, elles tombèrent de cheval et leur bonne perdit connaissance ; elles furent volées, mais récupérèrent leurs sacs près de la mer Morte. Elles poursuivirent alors leur route vers le nord, vers de nouvelles mésaventures en Turquie et en Grèce.

Même si la visite des harems faisait fureur, en Égypte comme à Constantinople, les pyramides exerçaient une fascination encore plus forte. Personne ne quittait Le Caire sans une excursion à Gizeh. Les nombreuses femmes qui décrivirent l'escalade des pyramides – Pfeiffer, Beaufort, Martineau – la déconseillaient aux femmes « sujettes au vertige », « susceptibles de paniquer » ou « pas entièrement sûres de leurs nerfs ou de leur *self-control* »[12].

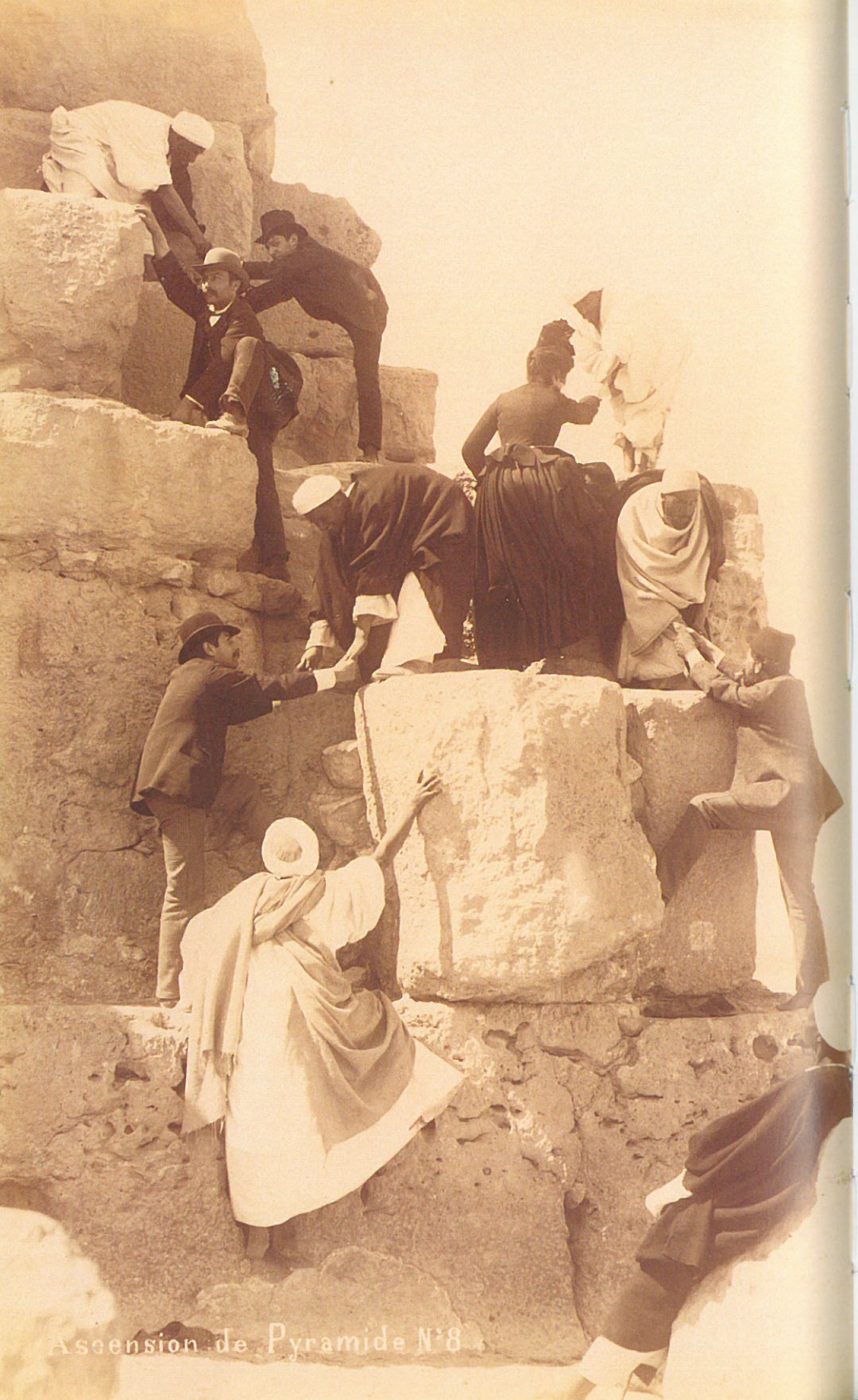
Sophia Poole apporta une nouvelle mise en garde. Au cours de son voyage vers les pyramides, son groupe rencontra deux jeunes Bédouins qui un peu plus tôt avaient épié une très jolie Américaine et qui se disaient désireux de voir plus de beautés de ce genre. Le fait que Poole et ses compagnes soient voilées anéantissait leurs

* Beaufort devint Lady Strangford, connue pour ses œuvres de charité.



« Le dévoilement des momies anciennes au musée Boulak du Caire. » Les momies étaient régulièrement montrées aux chercheurs comme aux touristes intéressés, souvent dans des hôtels, et cela faisait partie des activités touristiques du jour.
ILN, 31 juillet 1886, 125.

DOUBLE PAGE SUIVANTE : *« En route vers les pyramides : une esquisse du Caire. »*
I. W. Bromley, *ILN*, 3 octobre 1874, 316-317.



espoirs. Mais les jeunes hommes admettaient avoir été tentés d'enlever l'Américaine. Ce qui inspira à Poole cette remarque : « Il est bon [...] que ces Arabes sans loi soient tenus à une certaine obéissance par le présent gouvernement[13]. »

Voilà trois jours que j'ai fait cette promenade, ou plutôt ce voyage ; je suis encore brisée, j'ai des douleurs dans les bras, dans les jambes, et ne puis faire un mouvement sans souffrir ; c'est à peine si je puis tenir la plume pour vous raconter notre expédition, car c'en est une véritable.
– Olympe d'Audouard[14].

En 1864, quand Olympe d'Audouard gagna les pyramides à cheval, l'entreprise était encore difficile. Écrivain, soucieuse de la défense des droits des femmes, la Française Audouard avait déjà voyagé en Algérie, au Maroc, en Allemagne, en Russie, en Turquie et en Palestine. Son séjour en Égypte fut pimenté par un soupçon : le vice-roi d'Égypte, la prenant pour une espionne, la faisait surveiller. Elle le raconta dans son livre *Les Mystères de l'Égypte dévoilés* (1866), entre autres expériences.

Elle avait pour compagnons d'expédition un vieil Anglais et sa femme, et deux Parisiens. Ils devaient se retrouver à l'aube dans le salon de l'hôtel, mais parce qu'Audouard avait décidé de porter des vêtements masculins, il lui fallut un certain temps pour s'habiller, et, peu habituée à se lever avant midi, elle fut en retard.

La dame anglaise fut choquée à la vue d'Audouard en pantalon, refusant de croire que ses crinolines seraient un handicap. Mais l'Anglaise, montant en danseuse sur sa mule, risquait périodiquement de tomber, hurlant à chaque fois que le muletier tentait de la redresser. À califourchon, Audouard n'était guère mieux lotie ; la selle lui heurtait le bas du dos et lui broyait l'abdomen, mais au moins elle gardait l'équilibre. Aux pyramides, l'Anglaise refusa de monter, concédant à Audouard qu'elle avait eu raison.

Emily Beaufort fait de l'escalade une juste description :

> La seule façon de bien se tirer de cette épreuve est de rester doucement passive entre les mains des trois Arabes alloués à chaque visiteuse. [...] Ils savent mieux que quiconque de quelle façon attacher vos vêtements afin qu'ils n'entravent pas votre progression, et vous soulever pour que vous éprouviez le moins de fatigue et de désagrément possible, et le seul conseil que je donnerais à mes compatriotes femmes est

« Ascension de la pyramide n°8. » Photographie Abdullah Frères, vers 1886-1889.

Touristes devant le Sphinx, vers 1900.

de permettre à ces hommes de les soulever et de laisser leurs crinolines au Caire[15].

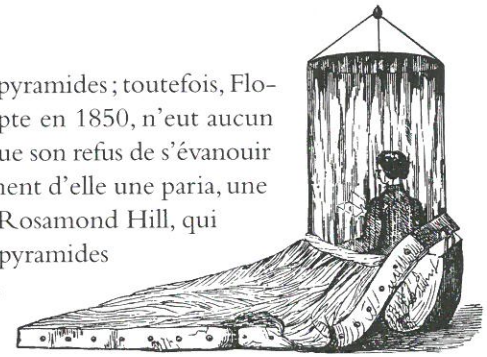
> Le seul souvenir d'extérieur que je garde de cette journée est une petite photographie. [...] Elle représente le savant professeur et sa bonne épouse, dans l'affreux décor de la pyramide et du Sphinx. – Mme R. L. Bensly[16].

On ne risquait pas d'oublier que des légions d'autres touristes avaient fait l'escalade. Parmi les noms graffités enlaidissant le sommet se trouvait celui du « rossignol suédois » Jenny Lind. « Fi pour elle ! » écrivit Victoria Wortley[17].

Ce qui monte doit nécessairement redescendre ; voici comment Ida Pfeiffer décrivait sa descente :

La plupart des gens trouvent cela encore plus difficile que l'ascension ; mais pour moi, ce fut le contraire. Je n'ai jamais le vertige, alors, sans l'aide des Arabes, je procédai de la manière suivante. Pour les blocs les plus petits, je sautais de l'un à l'autre ; quand je rencontrais une pierre de trois ou quatre pieds de haut, je me laissais glisser doucement en bas ; et j'effectuai ma descente avec tant de grâce et d'agilité que je me retrouvai en bas de la pyramide bien avant ma servante. Même les Arabes exprimèrent leur approbation devant mon intrépidité dans ce parcours dangereux[18].

Presque tout le monde admirait les pyramides ; toutefois, Florence Nightingale, qui était en Égypte en 1850, n'eut aucun scrupule à les dénigrer. Elle pensait que son refus de s'évanouir de plaisir à leur vue ferait éternellement d'elle une paria, une « victime de la vérité ». Florence et Rosamond Hill, qui firent un détour par l'Égypte et les pyramides en route vers l'Australie au début des années 1870, s'en débarrassèrent en une seule phrase : « Un coup d'œil sur Le Caire, l'ascension de la Grande Pyramide, et une visite à Memphis sont désormais des événements trop communs pour que nous nous risquions à vous les décrire[19]. »



« Sac de Levinge. » Les vertus de ce sac de couchage, inventé par Richard Levinge et destiné à tenir à l'écart moustiques et autres insectes, étaient vantées par Florence Nightingale, dans les pages de son journal relatant ses voyages en Égypte.

La nudité des Égyptiens était fréquemment remarquée par les voyageuses. Audouard déclara sans ambages que ses guides se dépouillaient de leurs vêtements pour aller nus comme au jour de leur naissance à la moindre occasion. Personne d'autre qu'Audouard n'aurait eu l'audace de décrire une défloration. Assistant à des noces selon le rite copte, elle réalisa que les coutumes étaient très différentes de ce qu'elle imaginait. Si bien que lorsqu'on lui proposa de rester pour les rituels du mariage, elle accepta volontiers. Horrifiée et fascinée à la fois, elle vit le mari pénétrer dans la chambre nuptiale et, en présence de l'assistance féminine, priver cérémonieusement sa jeune épouse de sa virginité. Un mouchoir blanc attestant la réussite du rituel était soumis à ceux qui attendaient hors de la pièce[20].

Lucie Duff Gordon, qui vécut à Louxor de 1862 à 1869, dans un effort pour lutter contre la tuberculose, était également franche dans ses descriptions. Elle était née à Londres, cultivée et habituée aux conversations stimulantes d'un cercle littéraire très lié auquel appartenaient Tennyson, Dickens et Thackeray.

Lucie Duff Gordon. Dronsart, 261.

Avant de s'installer en Égypte elle avait d'abord essayé l'Afrique du Sud, s'y rendant par bateau avec sa bonne, Sally Naldrett, et une chèvre. Au cours d'une série de tempêtes, elle s'était fait attacher à un pilier sur le pont du *St Lawrence*, pour mieux jouir du spectacle de l'ouragan. De retour en Angleterre l'année suivante, elle repartit pour l'Égypte l'hiver d'après,

Esquisse de Marianne North en train de peindre, île Éléphantine, Égypte.
R. Phené Spiers, North 1893, en regard de la p. 133.

toujours avec Sally. Son premier sentiment en arrivant à Alexandrie, semblable à celui de beaucoup d'autres voyageurs, avait été le désarroi. Mais au Caire elle avait eu la bonne fortune de trouver Omar, un dragoman qui resterait avec elle durant tout son séjour en Égypte, et elle prit plaisir à organiser un voyage à Louxor en *dahabiya*.

Elle décrivit ces années dans ses lettres adressées à sa famille. N'étant pas destinées à être publiées, elles révèlent une voyageuse dotée d'un sens de l'humour et d'une ouverture d'esprit peu communs à l'époque. Elle exprima franchement son admiration pour les jeunes femmes indigènes dans une lettre à son mari : « Si je peux trouver une belle *fellahah* ici, je la ferai photographier pour vous montrer, en Europe, ce que peut être une poitrine de femme, car je l'ignorais avant de venir ici – c'est la plus belle chose du monde. La danseuse que j'ai vue faisait bouger ses seins par un effort musculaire extraordinaire, d'abord l'un puis l'autre ; on aurait dit des pamplemousses, et glorieusement indépendants de tout corset ou soutien[21]. »

Elle devint la confidente de nombreux Égyptiens et s'impliqua dans les problèmes locaux, dispensa médicaments et conseils, et reçut des visiteurs européens, dont Edward Lear, Katherine Petherick et Marianne North. Son égalité d'humeur était rarement prise en défaut, mais elle ne pardonna pas à Sally l'enfant qu'elle eut avec

Omar (la conduite de ce dernier lui semblait pourtant plus stupide que répréhensible)[22].

Le climat chaud de Louxor ne put la sauver. Elle mourut en juillet 1869. Ses lettres d'Égypte, publiées en 1865 et 1875, sont un précieux témoignage du tourisme tel qu'il se pratiquait le long du Nil, avec l'apparition des bateaux à vapeur et le percement du canal de Suez, ainsi que de l'état politique et économique du pays, et des coutumes et attitudes des habitants. Elle faisait l'éloge de l'ouvrage de sa cousine Harriet Martineau *Vie orientale* pour ses descriptions de paysages, mais critiquait son attitude étroite et paternaliste, révélée dans d'éloquentes déclarations : « Nous les avons traités comme des enfants et n'avons eu qu'à nous en féliciter[23]. »

De nombreux voyageurs, et notamment des femmes, cédaient à la violence. Ida Pfeiffer, qui se révélerait par la suite une irréprochable voyageuse dans des circonstances éprouvantes, se sentit contrainte de fouetter un muletier. Elle explique l'incident dans sa *Visite en Terre sainte, Égypte et Italie* (1852) : « Je veux seulement donner aux voyageurs à venir un conseil quant à la meilleure façon de traiter ces gens. On ne peut être assuré de leur respect que si l'on fait preuve à leur égard d'une ferme volonté ; et je suis certaine que, dans mon cas, ils étaient d'autant plus intimidés qu'ils ne s'attendaient pas à trouver une telle détermination chez une femme[24]. »

L'Égypte devint, comme le disait Emily Beaufort, « à la mode et surpeuplée » ; autrement dit dépassée pour ceux qui étaient à la recherche de nouvelles expériences. Toutefois, poursuivre le voyage consistait à traverser l'inhospitalier désert de Libye ou à remonter le Nil par bateau jusqu'en Nubie. L'itinéraire du désert restait peu attirant. Je n'ai pas trouvé trace d'une femme ayant tenté ce voyage. En général, celles qui allaient au sud rebroussaient chemin à Assouan, même si certaines allèrent jusqu'à Abou Simbel et Wadi Halfa. Tout ce que l'on savait des terres situées au-delà, c'est qu'elles étaient dangereuses, infestées de maladies mortelles et habitées par des Africains gigantesques et dénudés. Quel que fût le moyen de s'y rendre, ce n'était pas un endroit pour une dame.

De l'Arabie à la Perse

L'attrait du danger

LES DEUX CAVALIERS MIRENT PIED À TERRE, avant de contempler l'étendue désertique. Ils venaient de s'asseoir pour prendre un peu de repos quand un bruit sourd rompit le silence. Soudain, l'un des deux cavaliers hurla : « En selle. C'est un *ghazú* ! » En l'espace d'un instant, Anne et Wilfrid Blunt se retrouvèrent au beau milieu d'une razzia de Bédouins apparemment surgis de nulle part. Mais Anne ne fut pas assez rapide car elle s'était fait une entorse au genou quelques jours plus tôt, et le choc d'une lance suffit à la culbuter à terre. L'un des pillards s'empara du fusil de Wilfrid et lui en assena un coup sur la tête. Anne cria en arabe : « Je me place sous votre protection. » C'est alors seulement que les bandits, membres de la tribu Roala, s'aperçurent qu'ils venaient de s'attaquer à une femme. Ils s'immobilisèrent, abasourdis. Peu après, ils étaient tous assis en cercle et se partageaient des dattes : les Roala étaient devenus les hôtes de leurs victimes[1].

On était en janvier 1879, et les Blunt étaient partis en expédition dans le désert d'Arabie, le Nejd. Un an plus tôt, ils s'étaient rendus en Syrie et, après un bref retour en Angleterre, ils étaient retournés à Damas afin d'y préparer leur départ pour le Sud, vers l'Arabie. Accompagnés par Mohammed et Hanna, ils étaient partis le 13 décembre, une semaine seulement après leur arrivée sur place. L'itinéraire qu'ils empruntèrent traversait tour à tour des plaines herbeuses et un désert rocailleux et inhospitalier. De violentes tempêtes de sable ralentirent leur progression. C'est ensuite, non loin de Kaf, juste à l'intérieur des frontières de l'actuelle Arabie saoudite, qu'Anne était tombée de cheval et s'était fait une entorse. Après leur rencontre tumultueuse avec les Roala, ils firent route vers Al Jawf, puis vers Hail, où ils purent apprécier l'hospitalité de l'émir Mohammed ibn Rashid. Après une semaine passée chez lui, ils se joignirent à une caravane de pèlerins persans qui effectuait la traversée en direction du nord, vers Meshhed Ali (An Najaf), au sud de Bagdad. Leur progression était lente et monotone – ils étaient à court de vivres et supportaient mal le chef de la caravane et ses tentatives

Anne et Wilfrid Blunt. Quand on lui demanda si elle avait peur de se faire attaquer, Anne Blunt répondit : « Ce que je ressens est une chose, mais je n'aurai certainement pas la sottise de montrer ou d'avouer ma peur[2]. »

G. Vuillier, *Tour du monde* 43, 1882, 1.

Prise pour cible lors d'un ghazú *(une razzia), Anne Blunt est à terre, une pointe de lance braquée tout près d'elle, tandis que Wilfrid vient de recevoir un coup sur la tête, assené avec son propre fusil.*
G. Vuillier, *Tour du monde* 43, 1882, 13.

réitérées pour leur extorquer davantage d'argent –, mais ils parvinrent finalement à destination. Ils traversèrent alors la Perse et prirent la direction de l'Inde. À partir de ces aventures, Anne écrivit *Pèlerinage au Nejd* qui, comme son précédent ouvrage, fut édité par son mari.

L'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, plus durablement isolées de l'influence européenne que le Levant, maintenaient un contrôle rigoureux sur la liberté de voyager des femmes. Pour la plupart, elles évitaient de circuler dans cette région : cette terre rude et peu habitée, et les chaleurs accablantes qui alternaient avec un froid glacial, suffisaient à les décourager. Il n'en reste pas moins qu'à différentes périodes, ces contrées furent fortement convoitées par les gouvernements britannique, français, russe et turc, et tant d'attention amena inévitablement des voyageurs.

On ralliait la Mésopotamie, l'actuel Irak, à partir de la Syrie ou du golfe Persique. Quand les Blunt atteignirent Bagdad, en 1878, ils découvrirent une ville horrible, réduite à l'état « d'une noix flétrie à l'intérieur de sa coquille », sans guère de traces du temps de sa splendeur[3]. Ida Pfeiffer, l'une des premières femmes voya-

Asie occidentale.
Atlas pratique Philip's, vers 1897.

geuses ayant écrit sur Bagdad, confirme à peu près cette impression.

Elle arriva en 1848, dans le cadre de son premier prodigieux périple autour du monde. Elle avait navigué à bord d'un voilier de Bombay à Basra, *via* Muscat, en passant dix-huit jours sur le pont à souffrir d'une crise hépatique, pendant que, dans l'entrepont, une épidémie de variole galopante emportait trois passagers. Depuis Basra, elle fit voile vers Tigris. Alors qu'on l'avait bien avertie d'éviter de se montrer sans voile, elle ne put supporter la gêne de ce vêtement suffocant lui masquant le visage et choisit à la place de porter un *isar*, un volumineux drapé de lin, et de se coiffer d'un fez enveloppé dans un linge[4].

L'indécence des conversations et des comportements aux harems et aux bains de Bagdad choqua Ida Pfeiffer. Mais elle fut comblée par l'hospitalité dont on fit preuve à son égard : les autorisations de voyager lui furent délivrées sans hésitation, le gîte et le couvert lui furent offerts bien volontiers. Elle se joignit à une caravane et mit quatorze jours à atteindre Mossoul, en voyageant « comme la plus pauvre des Arabes ». Là-bas, elle effectua un détour jusque sur le site des fouilles de l'archéologue Layard, à Nemrod,

« Une horde de Tartares en migration. » Une scène vue par l'artiste Ida Pfeiffer dans la campagne mésopotamienne. Pfeiffer, vers 1851, en regard de la p. 208.

puis s'organisa pour se rendre à Tabriz. Au sujet de ce périple, elle écrit : « J'ai entamé ce voyage non sans anxiété, et j'osais à peine envisager qu'il eût une issue heureuse. C'est pourquoi j'ai expédié mes articles et manuscrits en Europe afin que, dans l'hypothèse où je sois dévalisée ou assassinée, mon journal arrive au moins entre les mains de mes fils. » Ce colis mit plus d'un an et demi à rallier l'Autriche[5].

Elle fut retardée quelque temps à Ruwandiz, où le principal marchand local refusa de l'aider à continuer, prétextant qu'aucune caravane n'était sur le départ et lui soutenant que si elle voyageait seule, elle s'exposerait forcément à se faire « tirer dessus ou décapiter ». Sans se laisser impressionner, elle parvint à dénicher un guide et un cheval et gagna saine et sauve la petite ville d'Oromia (Urmia), où elle séjourna chez des missionnaires jusqu'à ce qu'elle puisse organiser l'étape suivante. À son arrivée à Tabriz, un Européen lui demanda, interloqué :

> « Comment êtes-vous venue jusqu'ici, seule ? Vous a-t-on dévalisée ? Vous êtes-vous séparée du reste de votre équipage ou avez-vous quitté vos compagnons en ville ? » [...] Pour lui, qu'une femme ait réussi, sans en connaître la langue, à pénétrer dans de telles contrées, parmi de tels peuples, cela relevait du mystère ou de la fable. Je n'aurais pu assez témoigner ma gratitude à la Providence pour l'évidente protection qu'elle me dispensa. Je me sentais aussi heureuse et pleine d'entrain que si la vie m'avait accordé un second souffle[6].

La progression d'Ida Pfeiffer en Russie d'Asie fut gâtée par quelques Russes peu commodes, et par un malentendu qui lui valut de se faire enlever par deux gardes soupçonneux et zélés. Libérée après un séjour inconfortable d'une nuit au relais de poste, elle continua vers l'ouest, en direction de la Crimée. Ses voyages ultérieurs furent abrégés par la nouvelle qu'une révolution avait éclaté en Autriche. En octobre 1848, finalement, Pfeiffer rentra chez elle.

Plutôt que de traverser la Perse emprisonnée sous un tchador étouffant, Jane Dieulafoy choisit d'aller à cheval, vêtue en cavalier. Avec son mari, l'ingénieur Dieulafoy, ils se lancèrent dans deux expéditions en Perse, la première en 1881-1882, une mission de reconnaissance archéologique depuis la mer Noire jusqu'au golfe Persique, et la seconde, en 1884-1886, dans le cadre d'une campagne de fouilles à Suse. Jane relata ces deux expéditions dans *Tour du monde* (en 1883 et en 1887). Il s'agissait de reportages succincts, nourris d'observations des peines et des plaisirs quotidiens d'un voyage en Perse.

Jane avait déjà pu mesurer toute sa faculté d'endurance quand elle avait accompagné son époux, alors officier, sur le front de la guerre opposant la France à la Prusse. Tous deux avaient également visité l'Espagne, le Maroc, l'Algérie et la Haute-Égypte[7].

Jane Dieulafoy. Dronsart, 54.

Leur premier voyage en Perse les conduisit à Tabriz, Ispahan et Chiraz, puis de la Mésopotamie à Bagdad. Couchant dans des chambres humides et froides, et sans fenêtres, ou dans de modestes caravansérails, et voyageant avec un minimum d'équipement, ils prenaient des notes, des photos, relevaient des sites éventuels où lancer des fouilles. Leur étude topographique comprenait la ville de Suse où déjà, en 1851, William Loftus avait conduit une campagne de

Jane Dieulafoy, confrontée à des bandits alors qu'elle protège les provisions et l'équipement de l'expédition. La légende originale indiquait : « J'ai quatorze balles à votre disposition : allez chercher six de vos amis[8] ! »
Tofani, d'après un dessin de Marcel Dieulafoy, *Tour du monde* 55, 1887, 35.

fouilles partielles. Plusieurs éminences de terrain, offrant des sites archéologiques très tentants, restaient en attente d'être explorées.

À Kashan, Jane entra dans le bazar armée de son appareil photo, mais les gens s'opposèrent à ce qu'elle prenne des clichés d'eux, et elle se retrouva au centre d'une altercation. Marcel jugea préférable d'aller se plaindre immédiatement auprès du gouverneur d'avoir subi des mauvais traitements. Les conséquences de cette démarche furent inattendues. Apprenant que le photographe mis en cause était une femme, l'épouse du gouverneur se faufila, le visage masqué par un voile de servante, à seule fin de se faire photographier.

Les Dieulafoy quittèrent la Perse en 1882, malades, épuisés. Mais, au bout de six mois d'inertie, tous deux se sentaient prêts à repartir, impatients de savoir ce que pouvaient receler ces éminences de terrain aperçues à Suse. Ils se remirent en route, à la fin de l'année 1884. Ils naviguèrent de Marseille à Suez et Aden. De là, ils remontèrent le golfe Persique jusqu'à l'embouchure de la rivière Karun. Ils arrivèrent à Suse soixante et onze jours après avoir quitté la France.

Il ne leur fallut que cinq jours pour réunir une équipe d'ouvriers, et ils ne tardèrent pas à faire leur première grande trouvaille : une mosaïque représentant un lion. Le printemps suivant, lors d'un bref retour en France, ils s'aperçurent que la Perse avait fait part au

Jane Dieulafoy, à gauche. Son mari, deux de leurs compagnons savants et elle demeurèrent confinés deux jours sous leur tente en raison du mauvais temps.
Myrbach, *Tour du monde* 55, 1887, 25.

gouvernement français de son opposition à leur entreprise, mais, une fois encore, ils obtinrent les autorisations qui leur permirent de continuer. De retour en Perse, ils partagèrent leur temps entre les fouilles et l'exploration du pays. Les terrassiers exhumèrent un mur spectaculaire en carreaux de faïence, la Frise des archers, une pièce importante de l'art achéménide. Après un nouveau retour en France en 1886, Jane continua d'écrire : ses articles sur l'Espagne furent publiés dans *Tour du monde* de 1900 à 1907.

Le compte rendu que livra Isabella Bird du voyage d'une année qu'elle effectua, en 1890, en Perse et dans la région mal définie du Kurdistan (qui comprend des parties de la Turquie, de la Syrie, de l'Iran et de l'Irak), fut publié sous le titre de *Voyages en Perse et au Kurdistan* (1891). Elle voyagea parfois seule, mais quelquefois aussi en compagnie du major Herbert Sawyer (évoqué, de façon fort diplomatique, sous l'initiale de M…), qui effectuait une étude de la région à des fins politiques. Farouchement indépendante, Isabella Bird avait du mal à accepter les entraves à sa liberté, mais elle eut vent de certains dangers la contraignant soit d'accepter de circuler avec une escorte, soit de rester immobilisée. Elle visita des villes comme Téhéran ou Qom, et passa trois mois et demi en pays bakhtiari, dans le centre de la Perse.

S'étant tout d'abord donné Téhéran pour but de voyage, Sawyer, Hadji Hussein (son serviteur toxicomane originaire du Golfe arabique) et elle quittèrent Bagdad en janvier avec une caravane. Elle s'était munie de deux fontes, l'une qui abritait un revolver et un nécessaire à thé, et l'autre du lait et des dattes. Elle arborait aussi un casque de liège, un masque et une « tenue de montagne américaine », avec un pardessus, et des bottes fauves. Isabella Bird et ses compagnons séjournèrent dans des caravansérails glaciaux, humides et crasseux, et réussirent tant bien que mal à traverser des terres désertes et battues par les vents en pataugeant dans la neige. Ils survécurent à un accident qui faillit être désastreux et les emporter tous, avec mules et bagages[10].

> J'entrevois d'infinies difficultés, et la perspective d'illustrer à travers ma propre expérience le dicton souvent ressassé à mes oreilles : « Une femme ne devrait jamais voyager seule en Perse »
> – Isabella Bird[11]

Âgée de cinquante-neuf ans, Isabella Bird était affligée de maux vertébraux atroces. Au départ, elle montait à dos de mulet, jusqu'à ce que la douleur la contraigne à essayer le cheval. Ce voyage était plus pénible que tout ce qu'elle avait jamais entrepris auparavant, mais elle fit preuve d'une ténacité et d'une détermination sans égales.

Elle avait beau se voiler en public, elle fut néanmoins la cible d'insultes et de railleries, même dans de grandes villes comme Kermanshah et Ispahan. L'agitation qu'elle provoquait en toutes circonstances ne fit que s'aggraver plus ses haltes se prolongeaient, car des cohortes de personnes malades venaient profiter de sa trousse de médicaments. On recherchait sa compétence en matière d'affections oculaires, de rhumatismes, de surdité, voire pour redonner vigueur à des vies amoureuses défaillantes. En dépit des dons généreux qu'elle faisait de son temps et de ses médicaments, elle fut plusieurs fois dépouillée de son argent, de ses bêtes et de son matériel le plus indispensable. Les habitants d'un village furent instamment priés par leur chef de rembourser l'argent volé.

Les épreuves ne manquaient pas, mais les plaisirs non plus. Son interprète persan, Mirza Ioussouf, devint un compagnon précieux. Elle se réjouissait de cette sensation de liberté, et s'attacha tellement à son cheval persan, Boy, qu'elle préféra ne pas se séparer de lui au terme de leur voyage, dans la ville turque de Trébizonde. Lorsqu'elle eut atteint cette cité, en décembre 1890, elle contempla la mer Noire et nota : « Le charme de l'Asie est si magique qu'en cet instant, je serais volontiers retournée sur les hauts plateaux neigeux d'Arménie et dans les montagnes sauvages du Kurdistan[10]. »